

Midi Libre

Midi Libre – 27 octobre 2014

RENCONTRE 36^e Cinemed | À Montpellier, jusqu'à samedi | Invitée pour un coup de chapeau

Leïla Bekhti : « Pas Suédoise ! »

Simple et directe, l'actrice parle de cinéma, de son métier, de Méditerranée et... d'Albertine Sarrazin.

Que vous inspire le coup de chapeau que vous rend le Cinemed ?

Quand Jean-François Bourgeot, le directeur, m'a invitée, je me souviens lui avoir maintes et maintes fois demandé si c'était légitime et justifié. Sincèrement, ce qui a pesé dans la balance, c'est la perspective de rencontrer des lycéens, des gens, le public... Pendant deux jours ici, je n'arrête pas et si j'avais pu, sincèrement, je serais restée toute la semaine, ouais ! En plus, il fait beau ici !

Le fait qu'il s'agisse d'un festival des cinémas de la Méditerranée a-t-il aussi pesé dans la balance ?

Oui... et non. Pour moi, et j'aime cette idée, l'art est universel... Après, cela me parle forcément, vu mes origines - eh non, je ne suis pas Suédoise ! Le cinéma méditerranéen est empreint de vérité, d'histoire avec un grand H. Mais j'aime autant le cinéma italien que le français car ce qui m'importe, c'est que c'est le cinéma.

Votre première émotion de cinéma était un film italien...

Oui, *La Strada* de Fellini. Cela a été une très très grosse émotion. J'étais toute petite, peut-être 8 ans, j'étais allée le voir en salle avec l'école. J'avais compris que c'était un film muet, mais pas que c'était un genre particulier. En rentrant, ma mère m'avait demandé ce que j'avais pensé du film et je lui avais répondu : « C'était super, la dame, elle parlait avec ses yeux ! » Plus grande, j'ai compris quelle grande comédienne était Giulietta Masina...



■ Leïla Bekhti, un visage rayonnant et une carrière pas moins rayonnante. E. CATARINA

Cela fut-il déclencheur d'une vocation ?

Non, je ne crois pas. Le cinéma était un rêve inaccessible, un peu comme gagner au loto : on se dit qu'on aimerait bien, mais on n'y croit pas et ça n'est pas tant un problème. C'était, disons, un fantôme, et les fantômes sont parfois plus beaux inassouvis. Je voulais travailler dans le social, être éducatrice, loin, très loin des caméras !

La sélection de films présentée au Cinemed dessine trois axes

de votre filmographie : le goût du noir, l'envie de légèreté et le sens des racines. Est-ce une construction consciente ?

Je crois que cela relève plus du hasard. La rencontre avec le metteur en scène, c'est déjà pour moi 60% de ma décision, après il y a le scénario, le personnage... Plus ce dernier est éloigné de moi, plus cela me parle, ce qui est paradoxal. Si j'incarnais ce que je suis dans la vie, je pense que les gens s'ennuieraient beaucoup, et moi la première ! Ce qui est fou dans ce

métier, c'est se réveiller le matin pour jouer une autre fille que soi. Donc, plus elle est éloignée, plus cela m'amuse ! Après, c'est vrai, j'aime énormément la comédie et le drame, parce que j'aime la vie, et que la vie, c'est les deux dans des proportions qui varient toujours. Quant aux racines, c'est à ma mère que je dois la conscience de celles-ci... C'est génial de se dire que dans *Maintenant ou jamais*, je braque une banque pour ma famille, qu'il y a six mois j'étais Albertine Sarrazin et un mois, une militante iranienne dans *Nous trois ou rien*, le premier film autobiographique de Kheiron !

Parlez-nous justement de "L'Astragale" de Brigitte Sy. Albertine... Quand j'étais jeune, je n'étais pas assez curieuse, je n'avais pas entendu parler de *L'Astragale*. Albertine Sarrazin est tellement moderne. Elle a écrit sur la prostitution, son incarcération, son évason... Elle est assez raide. C'est une femme libre qui avance sans regarder derrière elle, mais quand elle rencontre Julien (joué par Reda Kateb, que j'adore), elle tombe amoureuse pour la première fois de sa vie et redevient une petite fille. Reda et moi avons adoré tourner ensemble. C'est un film très particulier pour nous, car Brigitte Sy nous l'a proposé il y a quatre ans. Il a été très dur à monter. C'est un tout petit budget, une petite équipe, on l'a tourné en 24 jours - c'est très peu -, le tournage a été magique. C'est en noir et blanc et c'est magnifique.

Recueilli par JÉRÉMY BERNÈDE
jbenede@midilibre.com

► **Programme complet** du festival sur www.cinemed.fr

INCIDENTS

Le festival perturbé

Dimanche, une trentaine de manifestants pro-palestiniens sérieusement perturbé le festival international du cinéma méditerranéen. Appelant (bruyamment) au boycott d'Israël, ont pénétré la salle Pasteur, Corum, vers 18h, à l'instant devait débiter une projection courts métrages, dont un israélien « Israël assassin, Cinemed complice ! » Scandés à tue-tête slogans fusent. Dans la salle quelques spectateurs, furieux répondent : « Fascistes ! » Le directeur, Jean-François Bourgeot, a tenté d'expliquer : « Nous présentons un festival pour but d'explorer une terril la Méditerranée, 25 pays. Bi évidemment on est en droit d'un point de vue sur le conflit israélo-palestinien, néanmoins sommes dans un festival de CI-NÉ-MA et nous considérons le cinéma israélien contribue dévoilement de la réalité de territoire ! » Rien n'y a fait. Se départ des spectateurs de la entrainé celui des manifestants pour mieux continuer leur perturbation dans le hall du festival. Après une demi-heure de quelques discussions très te avec des cinéphiles abasour groupe a rejoint la sortie sous vigilance du service d'ordre du et de la police. L'an dernier, le même festival été taxé par certains de pro-palestinien.